

Dahrendorf lecteur de Marx

OU LE DESTIN DE LA SOCIOLOGIE

Kévin Hébert¹

*L'intelligence de l'œuvre paraît
commandée par une réflexion sur
l'obscurité de sa représentation*

Claude Lefort (1986).

Le propos de cet article est de mettre en lumière l'interprétation que fait Dahrendorf de la théorie des classes de Marx. Dans un premier temps, nous examinerons comment l'auteur, dans sa volonté de réfuter la théorie de Marx, établit les règles discursives qui lui permettront de critiquer les fondements philosophiques de cette théorie. Ensuite, nous verrons que sa volonté de réfuter et de dépasser Marx ramène constamment notre auteur à dialoguer avec lui, sans parvenir réellement à se débarrasser des implications philosophiques de sa théorie. Ce qui témoigne de l'incapacité de Dahrendorf, mais aussi de la sociologie en général, de se détacher d'un discours philosophique qui serait au fondement même de la sociologie.

Il arrive quelquefois en sociologie que les problèmes que nous formulons par le biais d'une méthode scientifique éprouvée nous en disent moins sur les effets théoriques ou méthodologiques qu'elle veut mettre en lumière que sur notre incapacité de nous détacher d'un « art

¹ Nous prions le lecteur de considérer cet article comme un modeste essai qui prolonge une réflexion plus globale sur le problème de l'histoire de la réception des œuvres sociologiques (Wirkungsgeschichte).

d'écrire ». En faisant référence à cette notion, notre propos n'est pas d'éclaircir les rapports complexes entre sociologie et littérature. De ce point de vue, cela nous inciterait à conclure à l'impossibilité d'une connaissance sociologique qui aurait le statut de science puisqu'elle se réduirait à quelques effets de style romancés (Lepenies, 1990). Il n'est pas question pour nous de réduire l'écriture sociologique à des figures de style, mais d'interroger directement comment elle envisage sa scientificité à travers cet art d'écrire. Sur ce point, « l'art d'écrire » en sociologie suggère une habitude d'esprit qui se réalise dans la mise en œuvre d'une science qui devra, envers et contre tous, constamment se justifier en tant que science. Cette habitude d'esprit, depuis la fin du XIX^e siècle, se caractérise surtout par sa volonté de vouloir rompre à tout prix avec la philosophie métaphysique. C'est à travers cette articulation problématique entre philosophie et sociologie que nous situons notre propos.

Mais encore, il nous faut préciser ce que nous entendons par philosophie et sociologie. La philosophie doit être comprise comme une discipline qui se rapproche davantage de la métaphysique, perspective extrêmement réductrice aujourd'hui, mais qui nous informe du préjugé partagé par les tenants du positivisme de la fin du XIX^e siècle contre la philosophie irrationaliste d'un Nietzsche ou d'un Bergson par exemple. Ce préjugé ne manquera pas d'être renouvelé au XX^e siècle par divers courants de pensée scientifique comme l'empirisme logique ou le pragmatisme (Kolakowski, 1976). En effet, le refus d'accorder à la philosophie toute prétention d'objectivité redonnerait une nouvelle légitimité aux « sciences empiriques » qui étudient le réel par le biais de méthodes scientifiques éprouvées. Ce qui implique ici que la sociologie se définissait elle aussi comme une science empirique, tout en critiquant la prétention de la philosophie de pouvoir connaître le réel. Cette distinction est indispensable pour notre propos car elle nous permet de comprendre que cette attitude témoigne de l'importance en sociologie de construire une discipline qui s'appuierait sur des fondements strictement rationnels² et qui serait aussi rigoureuse que les sciences de la nature.

² Lorsque nous faisons référence à la sociologie comme étant une discipline « strictement rationnelle », nous ne prétendons pas que la philosophie s'appuierait uniquement sur des fondements « irrationnels ». Nous voulons simplement démontrer jusqu'à quel point les tenants positivistes de la sociologie vont mobiliser la dichotomie rationnel/irrationnel pour

À ce titre, l'ouvrage devenu classique de Ralf Dahrendorf *Soziale Klassen und Klassenkonflikt in der industriellen Gesellschaft*³, qui est sa thèse d'habilitation réalisée en 1957 au *London School of Economics*, retient notre attention. Cet ouvrage se veut une tentative de renouveler la théorie des classes sociales dans le contexte de la société post-industrielle de l'après-guerre, renouvellement qui nécessite de réévaluer la théorie de Marx. Ce n'est pas tant la façon dont il applique la théorie des classes qui nous intéresse ici, mais l'effet de son discours à la lumière de sa lecture de Marx. Il est intéressant de constater que Dahrendorf, dans sa tentative de dépasser la théorie des classes de Marx, est en constant dialogue avec lui, nous enjoignant à réévaluer, non pas la théorie des classes elle-même, mais la tentative de notre auteur de rompre avec la philosophie de l'histoire marxiste et de fonder une sociologie des classes sociales débarrassée de tout contenu normatif. Notre propos est de partir de la lecture que fait Dahrendorf de Marx pour démontrer qu'il entretient avec les présupposés philosophiques de la théorie des classes un rapport ambigu, en ce sens que la rupture qu'il cherche à faire entre la philosophie et la sociologie est loin d'être évidente.

1. Marx lu par Dahrendorf : esquisse d'une théorie du truquage

Dès le premier chapitre de son ouvrage, Dahrendorf affirme explicitement sa position à l'égard de Marx⁴. Son but est de démêler ce qui est utile ou non dans la théorie des classes sociales de Marx. « Il va nous falloir, dit-il, rechercher d'où provient cette confusion fâcheuse et inacceptable de jugements de valeur et de constatation de faits pour pouvoir ensuite forger à partir du concept de classe une fois celui-ci décanté, un outil valable d'analyse sociologique » (Dahrendorf, 1972 : 2). En d'autres termes, il cherche à déceler le contenu heuristique encore

distinguer la sociologie comme science empirique et un courant philosophique que l'on nomme philosophie de vie (*Lebensphilosophie*) en Allemagne au début du XX^e siècle (Sica, 1988).

³ Nous travaillons avec la traduction française de Ralf DAHRENDORF, *Classes et conflits de classes dans la société industrielle*, Paris, Mouton, 1972.

⁴ En guise d'avertissement, le lecteur remarquera la façon plutôt simplifiante ou trop superficielle chez Dahrendorf de discuter du contenu de l'œuvre de Marx. Nous ne pouvons attribuer cela à la méconnaissance de notre auteur à l'égard de Marx. Mentionnons que Dahrendorf fit sa thèse de doctorat en philosophie à l'Université de Hambourg, ayant comme titre : *Der begriff des Gerechten im denken von Karl Marx*. Nous verrons que cette attitude réductrice est d'une autre nature.

valable dans le concept de classes chez Marx. Dahrendorf se rend bien compte que cette ambition reste difficile à faire parce que Marx n'a jamais explicitement exposé une théorie des classes sociales. « Marx, dit Dahrendorf, tenait pour si importante la théorie des classes qu'il en remit sans cesse à plus tard l'exposé systématique sous prétexte de parfaire l'analyse empirique » (Dahrendorf, 1972 : 8). À l'aide des fragments qu'il a laissés de ce fameux chapitre 52 du livre III du *Capital*, notre auteur se met à réécrire ce chapitre comme Marx l'aurait écrit.

Ce qu'il cherche à dégager de ce chapitre, c'est justement ce qui fut chez Marx une analyse empirique des classes sociales et en même temps de voir en quoi la dimension spéculative de ce concept rend caduque une telle analyse. Par exemple, du point de vue sociologique, Dahrendorf se rend bien compte que l'analyse des faits économiques de Marx met en lumière l'évolution du capitalisme vers une structure d'autorité de l'entreprise, alors que le fondement théorique de son analyse met en cause le concept de « propriété », entendu dans son sens étroit et légal. Cette définition « légaliste », qui marque la séparation entre les possédants et les non possédants, sous-estime ainsi la complexité de l'évolution de la structure de l'entreprise, où la notion de « propriété » chez les philosophes contractualistes comme chez Locke n'a plus la même signification que celle qui prévalait vers la fin du XIX^e siècle. Cette première perversion selon Dahrendorf permet à Marx d'établir un lien entre sa théorie sociologique et sa philosophie de l'histoire (Dahrendorf, 1972 : 22). Ce qui nous mène à une deuxième perversion dans la théorie des classes de Marx, qui est « l'assimilation indiscutée du pouvoir économique et politique à l'autorité » (Dahrendorf, 1972 : 23). Ce point est bien connu pour ne pas trop s'y attarder, en ce sens que la relation de pouvoir de la bourgeoisie sur le prolétariat est fondée sur la répartition de la propriété privée, la possession des biens de production et les intérêts déterminés des individus partageant la même situation de classe, dont les conduites effectives sont virtuellement inconscientes par rapport à une situation objective (Dahrendorf, 1972 : 24). D'où il ressort que la théorie des classes sociales de Marx n'est possible qu'en fonction d'une situation de conflit politique accrue par la différenciation des situations de classes, dont le principal moteur est l'appropriation du pouvoir par les détenteurs des moyens de production. Si, pour Marx, la théorie des classes est essentiellement « dynamique », c'est justement parce que c'est une théorie « du changement de structures qui s'opèrent par des révolutions fondées sur des conflits entre les groupes d'intérêts

antagonistes » (Dahrendorf, 1972 : 27). C'est ce qui permet à Dahrendorf de dire que l'analyse empirique de Marx ne tient pas parce qu'elle vient au bout du compte réintégrer une dimension philosophique hégélienne qui ruine l'intention heuristique de la théorie sociologique des classes sociales. Elle lui enlève les éléments dynamiques qui lui permettraient de rendre compte du changement social d'un point de vue sociologique, pour les réifier dans le cadre du modèle statique que Dahrendorf impute à la philosophie. Autrement dit, il accuse Marx d'avoir fait de sa théorie une profession de foi politique qu'il justifie par la dialectique hégélienne.

Ces critiques soulèvent pour nous maintes interrogations. En effet, nous pouvons reprocher à Marx et à ses successeurs d'avoir misé sur le prolétariat comme acteurs qui seraient en mesure de mettre un terme à la lutte des classes par le renversement ultime de la bourgeoisie. Mais cela n'enlève rien au fait que le conflit demeure le point de départ de l'analyse empirique de Marx comme nous le retrouvons dans ses écrits de jeunesse et qu'elle a « en soi » un contenu heuristique historiquement valable. D'un point de vue historique, il faut nous interroger à savoir si l'emploi de la dialectique par Marx fausse l'analyse empirique en tant que telle⁵. D'autre part, nous pouvons nous interroger sur le fait que Dahrendorf ne fait pas de différence entre la façon dont les classes sociales sont abordées par Marx dans ses écrits de jeunesse et la façon dont il voulait les concevoir dans le *Capital*. Pour notre auteur, ce n'est pas la distinction entre le jeune et le vieux Marx qui lui importe, mais le contenu heuristique encore valable dans l'ensemble de son œuvre, sans nécessairement tenir compte du contexte dans lequel elle fut écrite. Malgré lui, Dahrendorf est aux prises avec une œuvre qui reste inachevée et dont plusieurs écrits n'ont jamais été publiés du vivant de Marx. Mais le problème de l'historicité de l'œuvre ne semble pas causer de problème pour Dahrendorf parce que sa stratégie discursive, qui se fonde sur la réfutation du caractère philosophique de l'œuvre, lui permettra de contourner ces problèmes.

⁵ En effet, si nous lisons attentivement le *18 Brumaire de L.N. Bonaparte* (1997 [1851]), nous nous rendons compte que Marx a un souci des détails et des événements à ce point où, par rigueur historique, il laisse tomber la méthode dialectique. Le conflit politique et parlementaire en France, dont il fait état dans cet ouvrage, finira par exclure les classes populaires et la petite bourgeoisie, d'où proviennent les courants politiques radicaux et socialistes, laissant à la grande bourgeoisie et aux aristocrates le rôle d'acteurs principaux. Ainsi, il n'est plus question d'une classe ouvrière qui serait le moteur du changement social à cette époque.

À partir de là, une ambiguïté se glisse dans la lecture que fait Dahrendorf de Marx. D'une part, il prétend qu'il est possible de séparer l'œuvre de Marx en deux, c'est-à-dire qu'il existerait une œuvre sociologique et une œuvre philosophique. Le critère de cette rupture s'établit ainsi : « il faut distinguer l'ensemble des catégories, hypothèses et théories susceptibles d'être soumises à une vérification empirique », et les « postulats et théories qui échappent à toute possibilité de vérification empirique » (Dahrendorf, 1972 : 28-29). Comme nous l'avons mentionné ci-dessus, Dahrendorf fait le ménage dans la conception des classes chez Marx, en nommant les perversions qui se glissent dans l'intention heuristique de la théorie. Sans s'interroger véritablement sur les conditions de la rupture entre l'analyse sociologique et la philosophie de l'histoire chez Marx, il conclut trop rapidement à « un éblouissant truquage de définitions », où Marx parvient à relier les deux dimensions « et ce faisant, à donner à sa philosophie un semblant de validité empirique et à sa sociologie l'impact de la vérité irréfutable » (Dahrendorf, 1972 : 30). Pour Dahrendorf, le caractère spécifiquement métaphysique de la philosophie de Marx, qui s'appuie sur la dialectique hégélienne, l'a contraint de trahir sa sociologie et c'est sur la base de cette trahison que Dahrendorf va délimiter le critère de distinction entre la sociologie et la philosophie dans la théorie des classes sociales.

Mais d'autre part, ce critère de distinction sur la base d'un truquage reste difficile à faire parce qu'en démontrant cette trahison par la philosophie de l'histoire, Dahrendorf vient finalement invalider l'ensemble des thèses de Marx, étant donné que toute rattachement sociologique de l'œuvre devient littéralement impossible. Il pousse à bout les conséquences logiques du modèle théorique en montrant que l'ensemble des concepts repris par Marx n'est rien d'autre qu'une philosophie de l'histoire qui « contamine » une sociologie des classes sociales qui serait implicite dans son œuvre. Mais il est possible de situer ce critère de distinction sur un autre registre plus proche de Weber. Plutôt que d'opérer une distinction entre philosophie et sociologie, Dahrendorf ne fait que dévaluer, en quelque sorte, les catégories philosophiques en catégories sociologiques. En d'autres termes, il fait perdre à ces catégories leur sens normatif pour les transformer en concept opérationnel ou en outil d'analyse sociologique, interchangeant ce qui relevait d'un jugement de valeur (*sollen*) en une situation de fait (*sein*) (Colliot-Thélène, 1992 : 131). En choisissant une telle alternative, peut-on dire que Dahrendorf s'écarte de cet horizon normatif de la

philosophie? En ce sens, il choisit de voir dans l'œuvre de Marx une sociologie immanente ou implicite qui serait dénudée de toute prétention normative, alors que logiquement cette normativité est inhérente à l'analyse empirique de Marx. Si ce dernier s'est attardé à faire une recherche empirique, c'est pour donner à sa philosophie un caractère « pratique », une prétention dans laquelle Dahrendorf se reconnaît mais qu'il refuse d'attribuer à Marx.

On se rend bien compte que, dans le cas où le critère de distinction se base sur un truquage des catégories sociologiques par une philosophie métaphysique, une interprétation sociologique de la théorie des classes devient tout simplement impensable puisque les catégories philosophiques empêchent toute récupération sociologique de l'œuvre de Marx. Autrement dit, il n'y a aucune analyse sociologique valable dans l'œuvre et, dans cette optique, il ne peut exister aucune sociologie immanente à la théorie des classes sociales. Cela voudrait dire qu'il y aurait chez Marx une sociologie absente de son œuvre et que, dans le cas contraire, elle ne peut être qu'instituée par le commentaire sur l'œuvre et non pas par l'auteur lui-même. Selon nous, Dahrendorf pousse trop loin sa lecture de Marx et qu'en conséquence, il fait la même erreur que ceux qu'il critique, en démontrant que l'élément philosophique demeure la clé de voûte de sa théorie sociale⁶.

2. Le dépassement théorique manqué comme destin tragique de la sociologie

En réalité, si on accordait à l'intentionnalité de l'auteur une valeur d'autorité sur le texte, nous pourrions dire que Dahrendorf n'a pas recherché les effets néfastes qu'une telle interprétation laisse subsister aujourd'hui. Si nous lui reprochons d'avoir poussé à bout les conséquences de sa lecture, nous ne pouvons pas lui reprocher d'avoir manqué de discernement envers l'œuvre de Marx⁷. Il dialogue avec Marx et ses commentateurs seulement pour rechercher dans les concepts de la

⁶ Selon nous, Schumpeter, dans sa lecture de Marx, y est allé avec plus de modestie en reconnaissant le caractère empirique de l'œuvre et en concluant qu'il est impossible de départager les éléments philosophiques de l'analyse empirique si l'on cherche à voir dans l'œuvre une sociologie (Schumpeter, 1972 : 24 et 26).

⁷ D'ailleurs, s'il est fidèle à Popper, Dahrendorf n'exigerait pas de sa théorie une certitude qui serait définitive et il admettrait qu'elle pourrait être sujette, tout comme les thèses de Marx, à la falsification (Popper, 1978 : 78).

théorie des classes une quelconque utilité pour observer la réalité de son époque. D'ailleurs, toute la seconde partie de son ouvrage est une belle tentative, aujourd'hui reconnue, d'ébaucher une théorie des classes de la société dite « post-industrielle » d'après-guerre. En ce qui nous concerne, ce ne sont pas les thèses de son ouvrage qui nous intéressent en elles-mêmes. Nous voulons situer cet ouvrage en tant qu'il est un cas exemplaire de l'histoire des effets (*Wirkungsgeschichte*) de la rupture entre la philosophie et la sociologie. Ainsi, notre lecture de Dahrendorf veut mettre en lumière ce que le texte nous révèle de cette tentative d'opérer la rupture. C'est donc au niveau de l'intentionnalité du texte que nous voulons élucider cette rupture qui, dans l'histoire de la sociologie, n'a jamais été décisive. Nous verrons que Dahrendorf se place dans la posture du commentateur que sa position épistémologique falsificationniste tend à dissimuler⁸.

Nous avons bien vu ci-dessus que l'interprétation que Dahrendorf fait de Marx a comme conséquence la mise en œuvre d'une théorie du truquage à partir de laquelle il peut, dans la théorie des classes sociales, opérer une distinction entre des éléments philosophiques irrécupérables et des éléments sociologiques que notre auteur lui impute et ce, malgré le fait que sa lecture laisse transparaître l'absence d'une sociologie dans l'œuvre de Marx. Cette ambiguïté reste étonnante lorsqu'il affirme explicitement sa volonté de se séparer de Marx, reconnaissant que sa théorie lui fournit une nouvelle base de réflexion d'une part, mais qu'il serait préférable pour lui de la réfuter. « Car la science, dit-il, progresse par la réfutation des propositions et de théories jusque là admises et non par leur maintien obstiné » (Dahrendorf, 1972 : 36). Une profession de foi « popperienne » qu'il a beaucoup de mal à assumer puisqu'il est tout simplement incapable de se passer de Marx.

D'ailleurs, une remarque est intéressante à ce propos, lorsque Dahrendorf écrit : « Cette théorie [des classes sociales] est aujourd'hui

⁸ Nous pourrions nous interroger à savoir si Dahrendorf ne verserait pas dans une certaine orthodoxie quant à l'application de la méthode falsificationniste en sciences sociales et surtout dans le cas de la théorie des classes sociales. On ne pourrait lui reprocher d'adopter cette position épistémologique qu'à des fins de polémique, lui permettant de s'asseoir sur une position résolument anti-marxiste à l'égard de la théorie des classes sociales. Pour nous, cette position ne se résume qu'à une stratégie discursive visant à nous faire croire à un dépassement de la théorie marxiste des classes sociales. Une position qui, remarquons-le, s'apparente à celle que Popper exprime dans *The open society and its enemy* (Popper, 1962).

réfuté, mais elle n'a jamais été remplacée. Il nous faut désormais extraire de l'œuvre de Marx ce qui est toujours utile ou plus précisément, séparer le problème de la théorie des classes [de celle] de Marx.» (Dahrendorf, 1972 : 119)⁹. Sans revenir sur ce que nous avons déjà expliqué sur la distinction entre ce qui est utile ou non pour Dahrendorf, cela nous renseigne sur la préférence qu'il accordait à la primauté de la théorie sur les faits. Dans cet optique, il est tout à fait légitime de dire que Dahrendorf n'a jamais vraiment eu l'intention de se débarrasser entièrement de la théorie telle que la formulait Marx parce qu'il recherche plus exactement à parvenir à l'intelligibilité première de la théorie des classes.

Et d'un autre côté, s'il respectait vraiment sa profession de foi « d'éprouver la théorie par les faits », une telle théorie serait impossible à formuler à l'époque de Dahrendorf, puisque la complexité des faits nous obligerait constamment à inventer des théories entièrement nouvelles avec des concepts entièrement nouveaux. Mais Dahrendorf, selon nous, cherche à contourner la difficulté en alternant constamment entre le concept de « théories » et le concept « d'outils sociologiques » sans réellement le distinguer. Il cherche à utiliser la théorie de Marx, non pas comme une théorie, mais comme un outil sociologique sans réussir à spécifier ce que cet outil peut apporter de plus que la théorie¹⁰. Mais il saute très vite sur ce détail qu'il qualifie de faux débats en disant que tout ce qui importe à la théorie, c'est qu'elle peut expliquer son domaine de réalité propre et seulement si les vérifications empiriques confirment ou infirment les hypothèses de cette théorie (Dahrendorf, 1972 : 153-154). Mais le problème n'est pas de savoir ce qu'il en est réellement des faits qui viennent invalider la théorie, mais comment pouvons-nous encore expliquer les classes sociales d'un point de vue théorique. Il s'agirait dans cette logique de préserver le questionnement théorique originel sur le problème des classes sociales et non plus de réfuter la théorie en tant que telle.

⁹ Ou encore il dit : « Il nous faut nous atteler à la tâche de disséquer la sociologie de Marx pour en retenir ce qui peut encore nous être utile » (1972 : 118).

¹⁰ C'est pour cela qu'il ne voit pas pourquoi on pourrait aussi distinguer les « phénomènes théoriques » comme possibilités logiques et les « phénomènes réels » comme possibilités concrètes, démontrant que le but de toute science est d'expliquer les phénomènes réels comme des phénomènes théoriques (1972 : 153).

Ce qui nous amène à démontrer que Dahrendorf reste prisonnier de la tradition. Non pas qu'il est d'obéissance marxiste, mais dans la mesure où il doit encore et toujours se référer à la façon dont Marx a posé la question des classes sociales. Et même si on sait pertinemment que ce dernier n'a jamais eu le temps d'achever le chapitre 52 du livre III du *Capital*, Dahrendorf, de son propre chef, a pris la peine de le compléter aussi fidèlement que possible pour légitimer sa propre théorie des classes sociales dans la société industrielle d'après-guerre. Peut-être a-t-il raison de prendre chez Marx ce qui est utile pour sa propre théorie, mais il serait vain d'y voir une tentative de dépassement théorique qui invaliderait entièrement celle de Marx. Il peut laisser tomber la dimension normative de la théorie de Marx mais s'il était vraiment conséquent, il démontrerait que cette seule dimension invaliderait l'intention heuristique de Marx, donc la théorie entière. Postuler encore à son époque qu'une théorie des classes sociales est possible, c'est affirmer qu'elle énonce par elle-même, et au-delà des faits anciens ou nouveaux, sa propre vérité. Et en même temps, c'est avouer que « la postérité est aveugle à la vérité de l'œuvre » (Lefort, 1971 : 93).

Pour bien comprendre notre propos, il ne faut pas voir le retour à la tradition comme une utilisation dogmatique de la théorie de Marx. Il s'agit de démontrer que Dahrendorf reste prisonnier malgré lui dans le moment premier de la théorie des classes. Autrement dit, Marx devient un fondateur de discoursivité en ce sens qu'il institue la « possibilité et la règle de formation d'autres textes », autant dans sa composante narrative que dans sa composante épistémologique. Comme le dit bien Foucault, Marx n'est pas simplement l'auteur du *Manifeste* ou du *Capital* étant donné que ces deux textes établissent une possibilité indéfinie de discours (Foucault, 1994 : 805). Le discours sociologique que nous attribuons à Marx n'est possible que parce que ses écrits instaurent des règles discursives qui permettent aux commentateurs d'y « découvrir » une sociologie des classes sociales. En d'autres termes, une « sociologie » demeure possible à envisager puisque l'acte qui instaure la discoursivité de la théorie des classes sociales « est de plain-pied avec ses transformations futures ». Ce qui a permis à Dahrendorf d'écrire par lui-même le chapitre 52 du livre III du *Capital* que Marx n'a jamais vraiment écrit, symbolisant ici l'exigence d'un retour à l'origine, tout en cherchant à formaliser à nouveau la théorie des classes sociales « et en faire l'objet d'un certain nombre d'opérations théoriques qui la fonde rigoureusement » (Foucault, 1994 : 806).

Ainsi, on comprend mieux ce qu'implique réellement une relecture et une réécriture de l'œuvre de Marx par Dahrendorf dans l'histoire des effets (*Wirkungsgeschichte*) de la rupture entre philosophie et sociologie. Il pense que sa tentative de réfuter Marx le mènerait à élaborer une toute nouvelle théorie des classes sociales, alors que, plus il pousse la logique de la rupture à bout, plus il retombe dans le sillage de l'acte d'instauration de la discursivité de l'œuvre de Marx. L'histoire de la rupture est double : d'une part, cette volonté de rompre avec la philosophie de l'histoire est symptomatique de « l'oubli » de l'œuvre philosophique, un oubli qui n'est pas accidentel mais qui prend part à l'acte de fondation de la discursivité. D'autre part, cette rupture nous indique que le commentaire modifie, de par le réexamen de l'œuvre de Marx, le mécanisme d'interprétation ou le mode de lecture de l'œuvre. Dans le cas de Dahrendorf, ce mécanisme se fonde, sous le couvert d'une méthode falsificationniste, sur la substitution des concepts normatifs qui relève de la sphère du devoir être (*Sollen*), par des concepts sociologiques opératoires de l'ordre de l'être (*Sein*). Mais ironie du sort, l'œuvre en elle-même reste intacte. Il n'y a donc pas de dépassement théorique ou, dit d'une autre façon, l'histoire de la rupture que cherche à faire la sociologie par rapport à la philosophie est l'histoire d'une rupture manquée ou bien l'échec du dépassement de la philosophie. Mais elle continue, malgré elle, à s'inscrire dans l'horizon d'une rupture quasi-complète, parce que c'est la survie de la sociologie comme science empirique qui en dépend. En réalité, tout ce que la sociologie fait, c'est de réactualiser le retour vers ses origines.

Conclusion

Pour conclure, il serait tentant de voir en quoi la position de Dahrendorf est en continuité avec celle de Weber dans le cadre de l'histoire de la rupture entre philosophie et sociologie. Mais malheureusement pour Dahrendorf, sa façon d'opérer la rupture est moins subtile et plus naïve. Ce qui caractérise Weber à cet égard, c'est qu'il « n'a pas avec l'œuvre de Marx le rapport du commentateur, il n'en propose pas une lecture exégétique que l'on pourrait discuter en évoquant des textes qu'il n'a pas pris en considération, ou en rectifiant, citation à l'appui, l'acceptation en laquelle il entend tel ou tel des concepts qu'il empruntait à Marx » (Colliot-Thélène, 2001 : 106). Weber utilisait librement les concepts de Marx sans directement interroger à nouveau

leur dimension spéculative et en élargissant le champ de son application à la sociologie. Il faut savoir qu'à la fin du XIX^e siècle, l'espace de la science économique et sociologique n'était pas encore indépendant des débats politiques qui prévalaient à l'époque dans le milieu universitaire (Colliot-Thélène, 2001 : 107). Même si on sait qu'il a exprimé à partir de 1905 la nécessité de distinguer la politique de l'enseignement universitaire, il n'empêche que Weber fait un usage assez large des concepts de Marx en les utilisant comme des « idéaux-types » opérationnels, notamment dans *Économie et Société* et dans *Histoire économique*¹¹.

Dahrendorf, malgré lui, dans sa volonté d'utiliser l'œuvre de Marx dans l'optique d'un outil sociologique, s'est trahi en adoptant la position du commentateur et en trouvant dans l'épistémologie falsificationniste une façon de légitimer sa propre théorie des classes. Mais ce qu'on a voulu déceler, c'est que d'une part, jamais la sociologie ne se distinguera complètement de la philosophie même dans son versant le plus spéculatif et que, d'autre part, elle cherchera toujours une voie de sortie pour éviter de confondre le registre philosophique avec le registre sociologique, ce dernier réclamant une positivité qu'il ne veut plus reconnaître à l'autre.

Kevin Hébert
3e cycle en sociologie,
Université de Montréal et
*CCEAE*¹²

Bibliographie

- COLLIOT-THÉLÈNE, Catherine (1990), *Max Weber et l'histoire*, Paris, PUF.
- COLLIOT-THÉLÈNE, Catherine (1991), *Le désenchantement de l'État : de Hegel à Max Weber*, Paris, Minuit, 1991.

¹¹ À titre indicatif, voir le chapitre 2 de *Wirtschaft und Gesellschaft* (Économie et société) et la discussion en introduction sur les concepts dans *Histoire économique*. Les études concernant la relation entre Marx et Weber sont fort nombreuses (cf. Colliot-Thélène, 1990, chapitre 2).

¹² Centre canadien d'études allemande et européenne

- COLLIOT-THÉLÈNE, Catherine (2001), « Max Weber et l'héritage de la conception matérialiste de l'histoire », dans : *Études wébériennes : rationalités, histoires, droits*, Paris, PUF, p. 103-131.
- DAHRENDORF, Ralf (1972 [1957]), *Classes et conflits de classes dans la société industrielle*, Paris, Mouton.
- FOUCAULT, Michel (1994), « Qu'est-ce qu'un auteur? », dans : *Dits et écrits*, tome 1, Paris, Gallimard, p. 789-813.
- KOLAKOVSKI, Leszek (1976 [1966]), *La philosophie positiviste*, Paris, Denoël.
- LEFORT, Claude (1986[1972]), *Le travail de l'œuvre Machiavel*, Paris, Gallimard.
- LEPENIES, Wolf (1990), *Les trois cultures : entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, Paris, Maison des sciences de l'homme.
- MARX, Karl (1997 [1851]), *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, Paris, Mille et une nuits.
- POPPER, Karl (1962), *The open society and its enemy vol. 2. The high tide of prophecy: Hegel, Marx and the Aftermath*, London, Routledge & Keagan Paul.
- POPPER, Karl (1978), *La logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot (1^e édition en allemand, 1935, édition anglaise 1958 et 1968).
- SCHUMPETER, Joseph A. (1972 [1946]), *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Paris, Payot.
- SICA, Allan (1988), *Weber, Irrationality and Social Order*, University of California Press.